

## La mort dans les yeux ou la rencontre du Réel dans la névrose traumatique

Anne-Françoise DAHIN

(55)« Du fond de l'Hadès où elle gîte, la tête de Gorgô surveille en gardien vigilant les frontières du domaine de Perséphone. Son masque exprime et maintient l'altérité radicale du monde des morts qu'aucun vivant ne peut approcher. Pour en franchir le seuil il faudrait avoir affronté la face de terreur et s'être, sous son regard, transformé soi-même à l'image de Gorgô, en ce que sont les morts : des têtes, des têtes vides, désertées de leur force, de leur ardeur... »<sup>1</sup>

Tel que nous le rapporte Jean-Pierre Vernant dans son bel ouvrage *La mort dans les yeux*, dans la Grèce Antique, il existe trois divinités présentifiées sous forme de masques, qui, en tant que puissances de (56)l'au-delà, incarnent les différentes formes d'expérience de l'altérité. Parmi elles, le masque monstrueux de Gorgô, tête de Méduse décapitée, traduit la rencontre de l'horreur terrifiante, de l'épouvante en tant que telle qui s'abat sur l'homme sans crier gare et l'arrache à lui-même et à sa vie. La face de terreur de Gorgô est une figure symbolique qui conjugue les caractéristiques de facialité et de monstruosité pour représenter la confrontation à « ce qui est absolument autre, l'indicible, l'impensable, le pur chaos : pour l'homme, l'affrontement avec la mort que l'oeil de Gorgô impose. »

On retrouve ce masque au fronton des temples, sur des boucliers, inscrit sur des pièces de monnaies ou figurées sur des vases.

Invoquer la figure symbolique de Gorgô pour aborder ce qu'il en est des névroses traumatiques ou des vécus traumatiques faisant suite à un préjudice peut paraître incongru.

C'est pourtant qu'une telle image nous semble ressaisir la pertinence clinique de ce qui est en cause dans de telles affections, en tant qu'expérience de confrontation à l'altérité. C'est par ce biais, rendre compte sous d'autres perspectives, de ce que viennent nous adresser les personnes souffrant de telles « altérations ».

### La rencontre de Gorgô

Le masque de Gorgô invoque l'horreur du terrifiant. Mais l'effroi qu'il suscite a ceci de caractéristique qu'il n'est pas second et motivé par la perception d'une situation intense de péril ; l'effroi est premier, saisissant d'emblée l'être dans sa totalité ; le regard de Gorgô est fulgurant.

C'est bien ce qui semble ressortir des dires des personnes qui présentent un vécu traumatique faisant suite à un événement contingent de la réalité : telle personne, caissière, s'est trouvée nez à nez avec l'auteur d'un hold-up qui, venant de franchir par un saut la caisse, lui braquait une arme sur la tête. Telle autre se relevant, paquets en main, du coffre de sa voiture, a le temps de voir le visage cagoulé de son agresseur et le bâton s'abattant sur la tête. Un troisième, surpris dans son lit par un faisceau de lumière braqué sur son (57)visage, n'a pas le temps de comprendre ce qui lui arrive.

Qu'il s'agisse de victimes d'actes intentionnels de violence, de victimes de catastrophe ou d'accident qui développent une névrose traumatique, ce qui fait récurrence dans leur discours, c'est le caractère d'imprévisibilité, l'absence de maîtrise sur la soudaineté de l'événement, qui provoque, d'un coup, la frayeur.

En ce sens Freud, dans *Au-delà du principe de plaisir*, a souligné à juste titre la nécessité de différencier

---

<sup>1</sup>. J-P. VERNANT, *La mort dans les yeux*, Paris, Seuil.

l'angoisse, de la peur et de l'effroi.

L'angoisse se caractérise par l'attente d'un danger ; elle permet de mobiliser les défenses du sujet, de parer à toutes les éventualités ; Freud dira ailleurs que l'angoisse est un signal pour le moi ; en ce sens, elle est protection contre l'effroi, elle ne peut donc être à l'origine d'une névrose traumatique. La peur a ceci de caractéristique qu'elle porte sur un objet défini, dont on attend la survenue.

L'effroi par contre « désigne l'état qui survient quand on tombe dans une situation dangereuse sans y être préparé. Il met l'accent sur le facteur surprise ». C'est cet affect qui semble présider au déclenchement possible d'une névrose traumatique. Comme tel, il ne tient donc pas uniquement à la gravité de l'événement mais bien au caractère soudain et imprévisible de sa survenue.

### **Le registre du scopique**

*« Voir la Gorgone, c'est la regarder dans les yeux et par le croisement des regards, cesser d'être soi-même, d'être vivant pour devenir comme elle Puissance de mort. Dévisager Gorgo, c'est dans son oeil perdre la vue, se transformer en pierre aveugle et opaque. »*

L'effroi du ressenti lors du face à face s'inscrit dans le champ particulier du scopique. Ce qui est vu, avant même le visage, c'est le regard, mais le regard vide d'un masque. Ce regard se caractérise par la fascination qu'il suscite, c'est le regard dans lequel le sujet se perd à lui-même.

(58) Telle patiente qui présente un vécu traumatique particulièrement invalidant suite à un hold-up, témoigne avoir maintenu son regard sur la scène de cambriolage qui se déroulait devant elle et en avoir ainsi enregistré les moindres détails : l'argent emmené, les gestes de menace, les déplacements effectués... Dans l'après coup des entretiens, elle s'interroge sur les raisons qui l'ont poussée à soutenir la scène du regard : « C'était plus fort que moi, je ne pouvais détourner les yeux, il fallait que je voie... » ; elle souligne l'aspect de fascination que suscitait sur le coup la scène traumatique, qui la forçait à en capter l'ensemble des détails et l'empêchait de se dérober à leur vue. Ce sont maintenant ces détails qui lui reviennent constamment en mémoire et dont elle ne sait être quitte.

Une expression commune rendant compte de cette fascination nous vient tout droit des Gorgones grecques : « en rester *médusé* ».

Mais si le regard est pris au piège, par quoi est-il happé ?

### **Le double et le miroir**

*« C'est votre regard qui est pris dans le masque. la face de Gorgô est l'Autre, le double de vous-même, l'Etrange, en réciprocité avec votre figure comme une image dans le miroir, [...] mais une image qui vous happerait parce qu'au lieu de vous renvoyer l'apparence de votre propre figure, de réfracter votre regard, elle représenterait, dans sa grimace, l'horreur terrifiante d'une altérité radicale, à laquelle vous allez vous-même vous identifier en devenant pierre. »*

Dans les cas de névrose traumatique que nous avons rencontrés, ce qui se reconstruit dans l'après coup des dires des patients, est que ce qui a été vu au moment de l'effroi, au-delà de la scène réelle non encore comme telle accessible à la représentation, c'est l'image de soi, mais de soi, mort. *Ils se sont vu morts* : « J'ai vu mes proches réunis pour mon enterrement... », « J'ai vu mon corps, étendu par terre, mort », « Je me suis dit : cette fois-ci, c'est fini ».

Il s'agit bien d'une reconstruction dans l'après coup, d'une tentative de (59) mise en forme « sur le tard » de ce qui s'est présenté dans la soudaineté ; l'accent est alors mis sur la perception de sa propre finitude.

L'expérience de la perte de soi ébranle le sujet à l'endroit de la constitution de son narcissisme primaire. Car s'il s'agit bien d'une perte, c'est une perte de soi, pris comme objet. Si l'on se réfère au stade du miroir de Lacan, on se rappelle que l'enfant réalise la première conquête de l'image de son propre corps par l'identification primordiale de son reflet dans le miroir. Mais si le stade du miroir signe pour le sujet l'avènement de sa subjectivité, il témoigne du même mouvement de sa perte, de son aliénation fondamentale : en effet, c'est en faisant le détour par l'image de soi dans le miroir ou de l'autre, que le sujet accède à sa subjectivité ; par là même, le sujet reste inféodé au champ de l'autre, de l'image, qui présidera dorénavant à l'éternelle méconnaissance qu'il entretiendra avec lui-même. Dans la névrose traumatique, tout a l'air de se passer sur le même mode : c'est comme si le sujet, par un mécanisme similaire d'identification projective, s'est identifié à l'image perçue de lui-même, en tant que mort. En ce sens, il s'agit bien avant tout d'une expérience d'*altération*, au sens littéral du mot (alter, autre), c'est-à-dire un sentiment de devenir autre, d'une transformation de soi par l'autre en ce que l'autre est.

Ainsi, des expressions propres aux patients viennent signifier leur sentiment de se vivre depuis l'événement traumatique comme absenté d'eux-mêmes, déshabités : « Depuis l'agression, je ne suis plus que l'ombre de moi-même », « Je ne me reconnais plus, je suis comme perdue, je ne suis pas capable de me retrouver », « Je me sens comme un mort-vivant », « C'est comme si j'avais laissé une partie de moi là

bas... », « Je déambule comme un fantôme », « Quand je me regarde dans un miroir, je me dis que j'ai changé... » Tel patient, victime d'agression dans une sortie de métro, évoque, pour parler de lui, l'image d'un train qui « déraile » et qui ne sait plus se remettre sur sa voie.

Le mécanisme en jeu serait : *à force d'avoir été capté par l'image de l'autre de soi, mort, je deviens cette image et je l'incarne.*

Pour figurer la mort et parfois davantage le suicide, existe une expression fort parlante pour nos propos : « passer de l'autre côté du (60)miroir »... pour y rejoindre son image ?

Peut être que cet étrange sentiment de culpabilité qu'éprouvent les rescapés de catastrophes ou d'actes de violence dans lesquelles il y a eu des victimes décédées fait appel à ces notions d'identification : plutôt que d'éprouver le soulagement de s'en sortir indemne alors que d'autres ont perdu la vie, c'est comme si leur place de vivant était illégitime : ils auraient dû y rester aussi ! Selon leurs dires d'ailleurs, c'est comme s'ils se sentent davantage proches des morts que des vivants, qu'ils côtoient depuis. « C'est comme si je ne faisais plus partie du monde... »

## La répétition

Outre le sentiment très déstabilisant d'être devenu étranger à soi, et donc, aux autres et au monde, dans la névrose traumatique, le sujet se présente comme fixé au traumatisme, soumis à la répétition, à la reviviscence constante de l'événement : « Il n'y a pas un jour, une heure où je ne pense à ça... », ce qui rend tout investissement extérieur impossible : perturbation des relations affectives, arrêts de travail, interruption des loisirs...

A ce propos, l'image de la transformation en pierre que suscite la vue de Gorgo est éloquent : il s'agit bien d'une *pétrification*, au sens de rester figé sur place, d'être transformé en pierre du fait de l'horreur. Ferenczi, qui s'est beaucoup intéressé aux névroses traumatiques des temps de guerre, cite le cas d'un soldat qui présentait une paralysie de la jambe gauche depuis une explosion, sans qu'on puisse mettre en évidence une lésion organique. Lors d'un entretien, Ferenczi se rend compte que la contracture de la jambe gauche maintient en réalité le sujet dans la position qu'il avait juste avant l'explosion. Pour le citer : « On peut couramment observer que lorsqu'on est saisi par une peur soudaine, "les pieds prennent racine" dans la position même où l'on se trouvait. »

Cette dimension de rigidification signe par ailleurs le caractère de rupture de la temporalité dans son aspect de continuité, pour faire place à l'incessant retour du même, sur le mode de la cyclicité : tout s'est arrêté ce jour, rien n'est plus pareil depuis.

## La mort comme Réel

(61)Lacan dans un article intitulé « Du regard comme objet petit a », s'interroge sur le regard. A ce propos, il évoque un tableau du peintre Hans Holbein intitulé « les ambassadeurs ». Sur ce tableau, dont il dira qu'il est piège à regard, est figuré un objet suspendu, dont il est impossible de percevoir d'emblée ce qu'il représente : En effet, face à cet objet étrange, le regard se détourne « échappant à la fascination du tableau ». Mais si l'on s'éloigne, et qu'en partant on se retourne une dernière fois vers cet objet, on en saisit alors sa forme : celle d'une tête de mort. Lacan dit à ce propos que le sujet fait là l'expérience de sa propre néantisation.

Et c'est bien ce dont il s'agit dans la névrose traumatique : le sujet fait l'expérience d'une altération absolue et radicale : celle de la perte de soi, à la fois sur le versant de la corporéité mais également sur celui de la conscience de soi en tant que confrontation à sa propre finitude.

C'est qu'en réalité, l'être humain entretient avec le futur de sa propre disparition un rapport de non-savoir : dans l'inconscient en effet, la question de la mort propre est un point d'irreprésentable.

Ainsi, Freud soutient que l'inconscient se conduit comme si le sujet était immortel et énonce que « rien de pulsionnel en nous ne favorise la croyance à la mort ».

La mort, le sujet l'aborde bien en effet, mais comme la mort de l'autre qui arrive ou que l'on souhaite inconsciemment par ambivalence fondamentale ou sous forme d'angoisse de mort perçu comme châtement, qui trouve ses racines dans la culpabilité.

En réalité, ce n'est pas que l'homme ne sait pas qu'il va mourir : ce serait plutôt de l'ordre de la formule : je sais bien que je vais mourir, mais je ne le crois pas, je n'en suis pas intimement convaincu. Or, dans les cas où se développe une névrose traumatique, ce dont le sujet a fait expérience, c'est la rencontre du Réel, tel que le définit Lacan. Le Réel, c'est « ce qui se produit comme au hasard », c'est « l'impossible » qui tombe sur le sujet qui ne s'y attendait pas. C'est la pierre d'achoppement qui attend le sujet au tournant et sur laquelle il bute. Lacan dit encore que l'on ne peut appréhender (62)le Réel que comme originellement malvenu. Fort proche également de ce que nous voulons développer est le titre d'un livre de Serge Leclair : *Démasquer le Réel*. Le Réel, c'est bien ce qui se cache sous le masque...

Tel est le sens également de ce que veut exprimer l'adage populaire qui énonce que « ça n'arrive qu'aux autres ». Par exemple, tout sujet ne peut faire sien les faits de la réalité dont il a connaissance quotidiennement ; la presse relate chaque jour des faits de violence dont on ne peut imaginer être la cible, un jour.

Ainsi, la caissière, victime de hold-up, n'avait jamais pu imaginer que ça pouvait lui arriver, à elle, alors qu'il y avait déjà eu un cambriolage à ce même magasin l'année précédente, durant la période de ses vacances.

### **Et en définitive**

Effroi, captation du regard, identification à l'image de soi, mort, pétrification, confrontation au Réel, sont bien les éléments que l'on retrouve à chaque rencontre avec une personne présentant une névrose traumatique.

Faisant le lien avec les puissances gorgonéennes grecques, nous avons voulu resituer ce qui est là, en jeu, comme expérience cruciale d'altérité.

Le mot de la fin, comme celui du début, revient à Jean-Pierre Vernant :

*« Dans la Grèce Antique, ces puissances divines expriment l'angoisse qui naît des inquiétantes étrangetés dont s'accompagnent les passages de la civilisation à la sauvagerie, de l'enfance à l'état adulte, de la vie à la mort. C'est, dans cet effroi, que se pose, pour toute une culture, la question de l'autre et de ses métamorphoses. »*